

Couverture

Laure Albin Guillot, *Étude de nu*, épreuve gélatino-argentique, 1945.
Paris, Centre Pompidou, musée national d'Art moderne,
Centre de création industrielle.

Pages de garde

Gustav Klimt, *sans titre*, 1910.
Gustav Klimt, *Nu féminin étendu sur le côté gauche*, crayon, 1914-1915.

© Réunion des musées nationaux – Grand Palais,
2014 pour la présente édition
254-256, rue de Bercy – 75012 Paris
ISBN: 978-2-7118-5993-1
GK 19 5993

© Omnibus, département de Place des Éditeurs,
2014 pour la présente édition
12, avenue d'Italie – 75013 Paris
ISBN: 978-2-258-09277-8
N° éditeur: 808

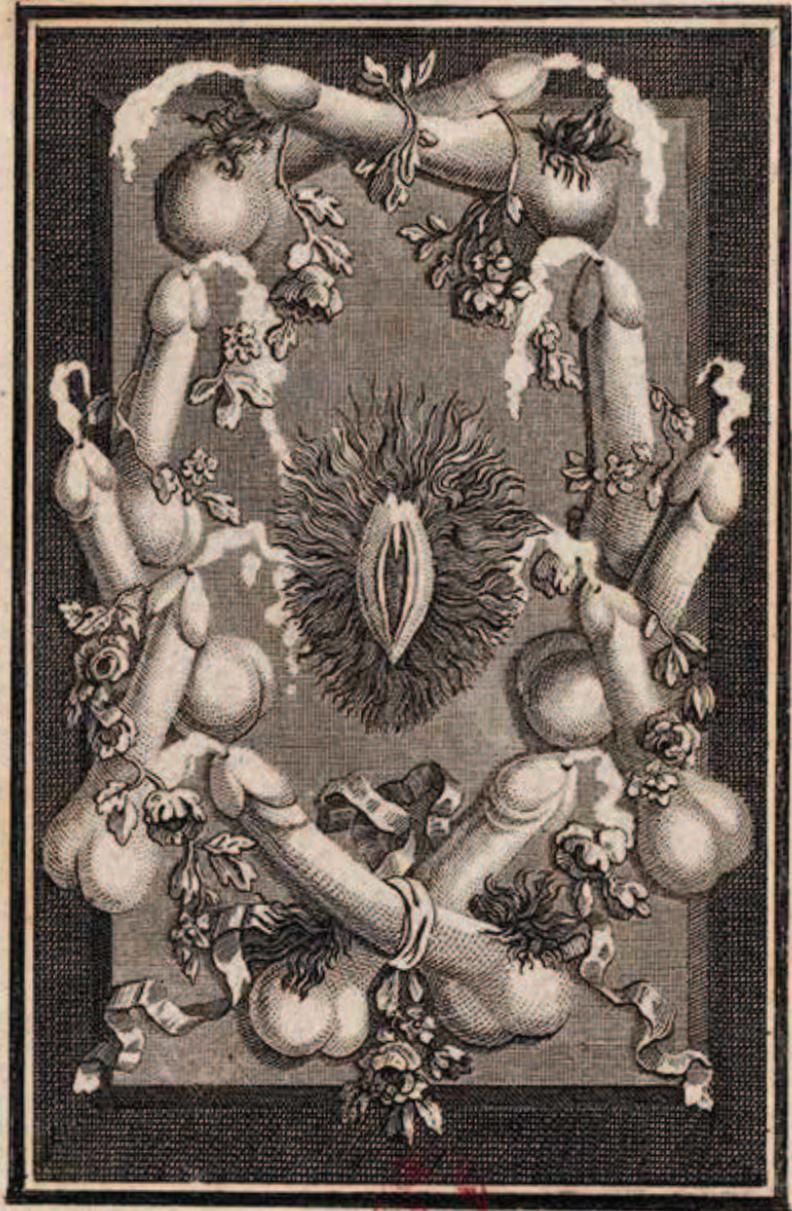
Écrire le désir

2000 ANS DE LITTÉRATURE ÉROTIQUE FÉMININE ILLUSTRÉE

Édition établie et présentée
par Julia Bracher

omnibus







Fragments
érotiques
de l'Antiquité
à la Renaissance



S

uité

ssance



Épouse d'un secrétaire d'État, dame d'honneur de Catherine de Médicis, elle tenait près du Louvre un salon fort prisé par les poètes. Ronsard, lui-même, l'avait élue comme fille spirituelle, séduit par son esprit lettré et savant.

Elle composait également des chansons et des épigrammes en s'inspirant d'un des sujets dont on débattait longuement à l'époque : Qui de l'homme ou de la femme est, par nature, le plus fidèle ?

Madeleine de l'Aubespine

Le Luth
vers 1565



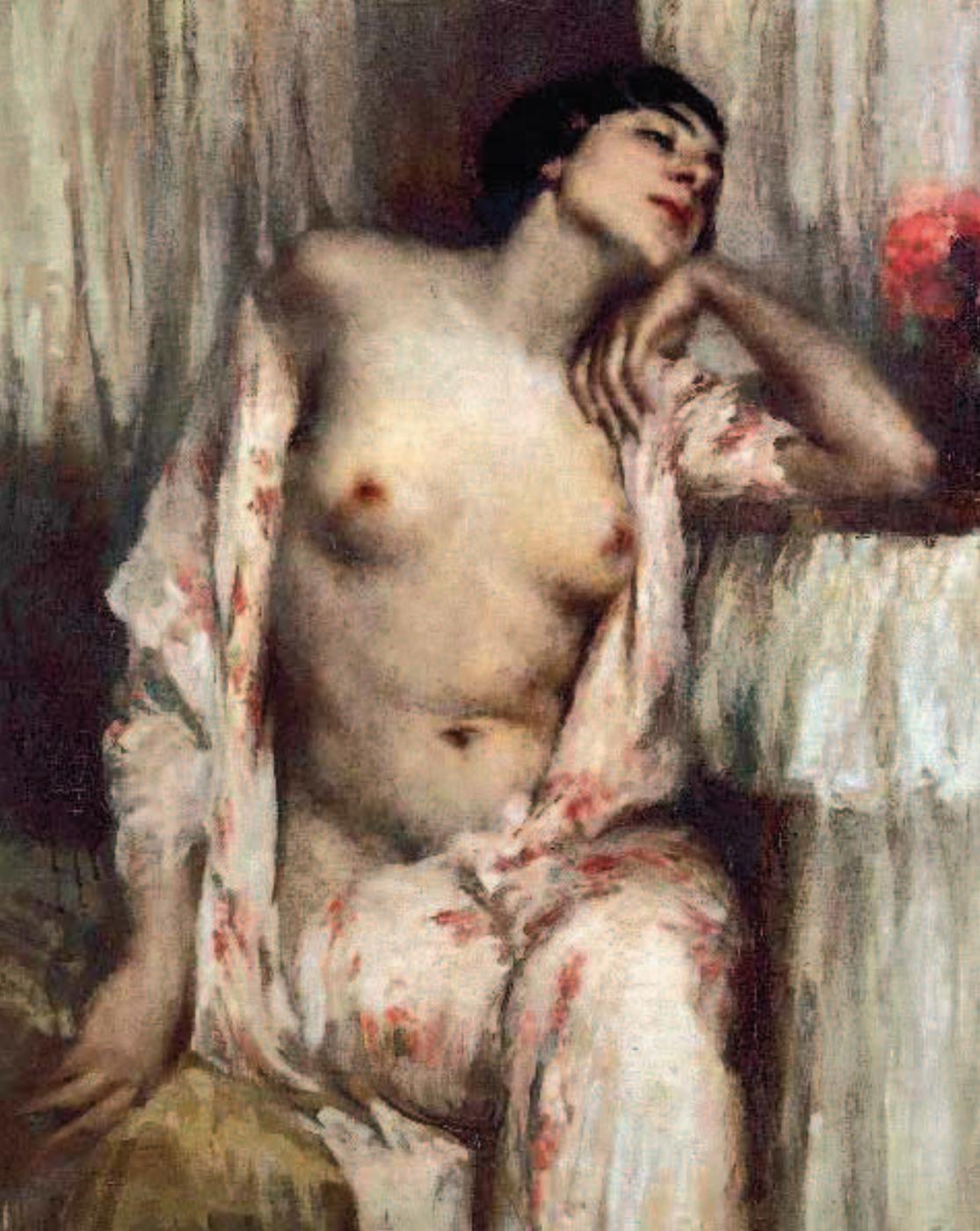
Pour le plus doux ébat que je puisse choisir,
Souvent, après dîner, craignant qu'il ne m'ennuie,
Je prends le manche en main, je le tâte et manie,
Tant qu'il soit en état de me donner plaisir.

Sur mon lit je me jette, et, sans m'en dessaisir
Je l'étreins de mes bras et sur moi je l'appuie,
Et, remuant bien fort, d'aise toute ravie,
Entre mille douceurs j'accomplis mon désir.

S'il advient, par malheur, quelquefois qu'il se lâche,
De la main je le dresse, et, derechef, je tâche
À jouir du plaisir d'un si doux maniement :

Ainsi, mon bien-aimé, tant que le nerf lui tire
Me contemple et me plaît, qui de lui, doucement,
Lasse et non assouvie, enfin je me retire.

Jacob Van Loo, *La jeune femme se couchant*, dit *Le Couché à l'italienne*,
huile sur toile, XVII^e siècle. Lyon, musée des Beaux-Arts.



*L*e succès des confessions de celle qu'on appelle « La Contemporaine » fait naître bien des soupçons. N'y a-t-il pas quelques plumes masculines qui l'auraient secondée ? Néerlandaise de naissance, l'aventurière, voyageuse impénitente, actrice à l'occasion, fut la maîtresse, notamment, du maréchal

Ney et fréquentait tout ce qu'il y avait d'hommes importants du Directoire, du Consulat et de l'Empire. Sa réputation de « Casanova femelle » lui survivra plus d'un siècle. Les sept volumes de ses mémoires, en plus des agréables émois qu'ils procurent, sont de précieux témoignages de son époque.

Ida de Saint-Elme

Mémoires d'une contemporaine
1827 – 1828



Et quelle femme au monde pouvait l'aimer plus passionnément que moi ! Ce fut la première idée qui s'offrit à mon esprit : je ne sais à quelle démarche m'eût entraînée l'exaltation de ma tête, si Ursule, revenue du spectacle, ne m'eût forcée d'entendre, pendant quelques minutes, le récit de ses jouissances et de ses émotions. Combien il me tardait de rester seule ! Ursule me quitta enfin.

« Non, me dis-je en parcourant ma chambre à grands pas, je ne puis ni ne dois fuir ; mais que du moins il sache combien je l'aime » et, saisissant la plume, j'écrivis la lettre qu'on va lire :

« J'obéis à mon cœur : je ne cherche donc point de vaines excuses. Je ne sais pas l'art de déguiser mes sentiments : d'ailleurs, il y a dans le fond de mon âme quelque chose qui me dit que si ma démarche blesse les convenances du vulgaire, elle plaira peut-être à la noble franchise de votre caractère.

Une seule fois mes yeux vous ont rencontré,

et votre image s'est gravée dans mon cœur. Unie à vous par la pensée, j'ai frémi de tous vos périls, j'ai joui de tous vos triomphes, et j'ai applaudi avec enthousiasme au récit de vos belles actions.

Mon sort est brillant ; quelques femmes le trouvent digne d'envie : je renoncerais avec joie à tout cet éclat, pour avoir le droit de m'associer à vos dangers.

L'estime et la reconnaissance m'unissent au général Moreau. Vous en faire l'aveu dans une lettre telle que celle-ci, n'est-ce pas courir le risque de me rendre méprisante à vos yeux ? Mais je ne sais point combattre le penchant irrésistible de mon cœur. En vous avouant le sentiment qui trouble mon repos, je n'ai point d'autre pensée que celle de vous apprendre qu'il existe loin de vous une femme à qui votre gloire n'est pas moins chère qu'à vous-même. »

J'étais si troublée en écrivant cette lettre, que je me trompai de suscription. Ce fut Moreau qui la reçut, et Ney eut celle qui


Gian Emilio Malerba, *Jeune femme nue à sa toilette*, détail.
Milan, Accademia di Belle Arti di Brera Quadreria.

était destinée à Moreau. Je passai une grande partie de la nuit à lire mes autres lettres et à y répondre sur-le-champ. Le lendemain, tout était à la poste avant même que je fusse levée. Je n'appris que plus tard de la bouche de Ney l'impression qu'avait produite sur lui la lecture d'une missive assez froide, et dans laquelle se retrouvaient les traces d'une longue et paisible intimité. Mais quelle dut être la douleur de Moreau, lorsqu'il eut entre les mains cette preuve irrécusable que mon cœur ne lui appartenait plus, et que j'attendais presque avec impatience l'occasion de lui prouver mon ingratitude envers lui, dont la tendresse pour moi semblait augmenter chaque jour! [...]

J'avais reçu trois lettres de Ney; elles étaient fort courtes, mais je les relisais souvent. Les expressions n'en étaient point passionnées, mais assez douces et assez aimables pour faire prendre le change, la galanterie étant toujours pour un cœur de femme si près de ressembler à la tendresse. Je préparai un mot pour lui, un mot qui pût me valoir à son arrivée une prompte visite; mais il paraît qu'on a peu d'esprit quand on aime, car ce billet était bien le plus sot et le plus mal tourné que j'eusse écrit de ma vie. D. L*** se chargea de le porter à celui auquel il était adressé; et dès le matin il sortait pour guetter cette arrivée, la seule occupation de ma tête. Le quatrième jour de ces courses complaisantes, D. L*** tardait à paraître: à sept heures du soir, j'allais me mettre à table, mourant d'une impatiente terreur, lorsqu'il entra en me criant de la porte: Il est arrivé! je l'ai vu, il tient votre billet.

– Et sa réponse! m'écriai-je.
– Il l'apportera lui-même.
– Quand?
– Demain.
– Quoi! pas une ligne? seulement demain! et je tombai d'accablement.
« Il ne pouvait ni venir ni écrire. Il était déjà

comme au milieu d'une cour; j'ai eu de la peine à pénétrer jusqu'à lui. Sa faveur est au comble: on l'attendait au Luxembourg. Je l'observais avec attention, et j'ai lu une bien douce surprise sur son visage; jugez-en par cette question: Est-elle libre? la trouverai-je seule?

– Est-il bien vrai? lui avez-vous tout dit?
– Oui, tout; il le sait, le croit et le verra et il sera trop heureux. » [...]

Que ce demain me paraissait long à paraître! Dès le matin, je me promenais, je regardais, j'avançais les pendules. Il me semblait que je distinguais le bruit de sa voiture. La fatigue m'ayant gagnée, je m'assis au milieu de mon parterre, relisant l'ode tant célébrée de Sappho. Une vague rêverie avait remplacé l'impatience; mais elle était encore passionnée, car, pour les courts momens qui m'étaient promis, je n'eusse pas craint de les acheter au prix de l'agonie du fatal Promontoire. Qui n'a ressenti toutes les nuances des mille sentimens contraires qui se succèdent dans les heures d'une première attente! Hélas! je les éprouvais toutes ensemble, quand un cabriolet roulant avec fracas s'arrête: la porte s'ouvre; et je n'avais pas eu le temps de croire à mon bonheur qu'il m'était confirmé.

Je n'avais plus d'esprit; mais j'avais tant de bonheur que là aurait dû finir ma vie.

Si Ney eût été un homme ordinaire, on eût presque trouvé sur son visage de la laideur; mais avec sa noble taille, avec son attitude et ce regard qui était tout l'homme, en voyant tant de gloire on croyait voir la beauté. Quelques paroles avaient à peine été échangées entre nous, et déjà nous cautions, nous sentions comme des amis de vingt ans. Avec quelle loyale probité il me rappelait le soin de mon avenir!

Et je lui répondais: « Cet avenir, n'y pensez pas: savoir que quelques battemens de votre noble cœur sont pour moi, n'est-ce point là toute ma destinée? »





Anglaise née en Égypte, elle écrit en français. Remarquée dès la parution de ce premier recueil par les surréalistes, elle qu'André Breton comparait à « celle

que le conte oriental nomme tubéreuse » s'impose par sa fascination du morbide, son érotisme incantatoire, et une impudeur blasphématoire.

Joyce Mansour

Cris
1954



Laisse-moi t'aimer.
J'aime le goût de ton sang épais
Je le garde longtemps dans ma bouche
sans dents.
Son ardeur me brûle la gorge.
J'aime ta sueur.
J'aime caresser tes aisselles
Ruisselantes de joie.
Laisse-moi t'aimer
Laisse-moi lécher tes yeux fermés
Laisse-moi les percer avec ma langue pointue
Et remplir leur creux de ma salive
triomphante.
Laisse-moi t'aveugler.

★

Tu aimes coucher dans notre lit défait.
Nos sueurs anciennes ne te dégoûtent pas.
Nos draps salis par des rêves oubliés
Nos cris qui résonnent dans la chambre sombre
Tout ceci exalte ton corps affamé.

Ton laid visage s'illumine enfin
Car nos désirs d'hier sont tes rêves
de demain.

★

Que mes seins te provoquent
Je veux ta rage.
Je veux voir tes yeux s'épaissir
Tes joues blanchir en se creusant.
Je veux tes frissons.
Que tu éclates entre mes cuisses
Que mes désirs soient exaucés
sur le sol fertile
De ton corps sans pudeur.